

Du "Spectator" anglais à quelques "Spectateurs" suisses (1710-1765)

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **71 (1963)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-54338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du « Spectator » anglais à quelques « Spectateurs » suisses (1710-1765)

L'on a peine aujourd'hui à imaginer l'admiration que le *Spectator* d'Addison et de Steele souleva, au XVIII^e siècle, tant en Grande-Bretagne que sur le continent. Publiée de 1710 à 1714, cette œuvre acquiert très vite une célébrité immense. Elle est traduite, imitée, citée. Elle fait figure, dans le panorama littéraire, de sommet majestueux.

De nombreuses études¹ ont analysé les aspects divers de cette renommée : Marivaux faisant paraître, de 1722 à 1723, un *Spectateur français* où il essaie, comme ses devanciers anglais, de « surprendre les pensées » que le hasard fait naître en son esprit² ; en Italie, Gozzi publiant son *Osservatore*, et Verri, son *Caffè* ; van Effen, aux Pays-Bas, offrant son *Misanthrope* à des lecteurs que sollicite également un *Spectateur hollandais*... Copenhague connaît un *Spectateur danois* et les colonies britanniques d'outre-Atlantique un *Spectateur américain*. L'abbé Desfourneaux, en 1723, publie à Paris un *Spectateur suisse*, tandis qu'à Zurich les *Discours des peintres*, que Bodmer patronne, s'inspirent eux aussi de l'exemple anglais et sont dédiés au *Spectator*³. En Allemagne, en moins de cinquante ans, « on a compté, a pu écrire un critique, plus de cent quatre-vingts imitations »⁴. Les héritiers spirituels d'Addison et de Steele sont si nombreux qu'il devient difficile de distinguer les traductions des adaptations ou des plagiat ; aux fils légitimes se mêlent les bâtards et les imposteurs.

¹ Voir la liste publiée par FERNAND BALDENSPERGER et WERNER P. FRIEDERICH, *Bibliography of Comparative Literature*, Chapel Hill, 1950, p. 589-590. Consulter également les suppléments bibliographiques publiés chaque année dans le *Yearbook of Comparative and General Literature*.

² MARIVAUX, *Le Spectateur français*, publ. par PAUL BONNEFON, Paris, 1921, p. 32.

³ G. DE REYNOLD, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, vol. II, Lausanne, 1912, p. 105 sqq.

⁴ JOSEPH TEXTE, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895, p. 142.

La Suisse d'expression française n'échappe pas à l'engouement. En quelques années, le *Spectator* devient un ouvrage connu et apprécié. Il est dès lors de bon ton de le citer ou de prouver qu'on l'a pratiqué. Naturellement, c'est aux traductions françaises que l'on se réfère ¹.

La nature et l'importance de cette ferveur apparaîtront avec clarté au lecteur moderne qui prend la peine de feuilleter, pour une période d'une cinquantaine d'années, des revues d'intérêt littéraire de l'époque : à cet égard, le *Mercure suisse* et le *Journal helvétique* lui fourniront la matière de maintes réflexions ².

* * *

Il constatera bien vite qu'Addison est, avec Milton, l'auteur anglais le plus admiré. Sa tragédie *Caton* suscite des commentaires fort élogieux :

Quelles richesses l'Angleterre
Ne m'étaie pas dans Milton !
Qui marche de plus près sur les traces d'Homère ?
Et qui mieux qu'Addison, d'un air grand et sévère,
Nous peint le superbe Caton ? ³

Milton et Addison sont présentés volontiers sous les traits du maître et du disciple. Le mérite de celui-ci est d'avoir révélé la grandeur de celui-là : « Le poème du *Paradis perdu*, remarque-t-on en août 1757, comparable à ceux d'Homère, demeura longtemps enseveli dans l'obscurité ; il fallut que le célèbre Addison le tirât des ténèbres, et apprît aux Anglais qu'ils possédaient un trésor. » ⁴

Milton et Addison ont su concilier les exigences du génie créateur et les servitudes du travail érudit, ce qui permet, nous

¹ De nombreuses traductions du *Spectator* parurent, dès 1714, à Amsterdam, sous le titre *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, le nombre des volumes variant. C'est à la cinquième édition (1732-1736) que nous nous référons ci-dessous.

² Le *Mercure suisse ou Recueil de nouvelles historiques, politiques et curieuses* paraît à Neuchâtel de 1732 à 1737. En janvier 1738, il se scinde et donne naissance à deux revues, publiées d'ailleurs côte à côte : le *Mercure suisse*, d'intérêt essentiellement politique, et le *Journal helvétique*, de caractère religieux et littéraire. En janvier 1748, le *Mercure suisse* devient le *Nouvelliste suisse*. Nous avons limité notre dépouillement aux années 1732 à 1765. Dans les citations extraites de ces revues, l'orthographe et la ponctuation sont modernisées.

³ *Merc. suisse*, oct. 1735, p. 110.

⁴ *Journ. helv.*, août 1757, p. 201.

dit-on, de les rapprocher d'écrivains tels que de Thou, Boileau, Bossuet ou Fontenelle¹. Et l'on s'indigne de voir certains écrivains allemands reprocher aux Suisses de trop admirer Milton et Addison et de dédaigner leurs auteurs nationaux. Ainsi Gottsched, s'adressant à un interlocuteur zurichois, « fronde Milton et Addison ; il range le premier parmi les auteurs de bas aloi, tels sont nos Lohenstein, nos Hofmannswaldau et nos Ziegler² ; et il traite l'autre d'imposteur en matière de critique. Il dépeint toute la nation anglaise comme une glorieuse qui se laisse mener par le nez : Addison, aidé de la vanité naturelle de ce peuple, lui en a su imposer si bien qu'il a pris Milton pour un épique. Il accuse notre défenseur de Milton de perfidie contre sa patrie, pour avoir mis cet Anglais au-dessus du commun de nos poètes domestiques. »³

Il arrive évidemment que l'on sépare Addison de Milton. On le rapproche alors de Pope⁴ ou d'écrivains non moins illustres ; preuve en soient les deux vers que voici, qui constituent, nous assure-t-on, une liste de « morts immortels » :

Tacite, Cicéron, Horace,
Locke, Addison, Boileau, Le Tasse...⁵

Steele, cela va sans dire, est souvent placé au côté d'Addison. Dans l'esprit des rédacteurs du *Mercure suisse* et du *Journal helvétique*, il ne jouissait pourtant pas, semble-t-il, de la renommée qui s'attache au nom de son collaborateur. Il fait figure de personnage de second ordre. L'on reconnaît cependant que ses mérites, aux yeux des Anglais, étaient fort grands. Comme Addison, il est devenu membre du Parlement ; à ce propos, le *Journal helvétique* se fait l'écho de Voltaire et félicite la nation britannique d'avoir su vaincre le préjugé qui exclut les écrivains de la vie politique⁶. Quelques années plus tard, il est vrai, la

¹ *Journ. helv.*, mars 1742, p. 284.

² Il s'agit des poètes allemands Daniel-Gasper von Lohenstein (1635-1683), Christian Hofmann von Hofmannswaldau (1617-1679) et Heinrich-Anshelm von Ziegler und Kliphausen (1663-1696).

³ *Journ. helv.*, avril 1742, p. 381.

⁴ *Journ. helv.*, avril 1751, p. 321.

⁵ *Journ. helv.*, mars 1752, p. 286.

⁶ *Journ. helv.*, juillet 1748, p. 100. Il est intéressant de rapprocher ce passage de la vingt-troisième des *Lettres philosophiques* de Voltaire.

même revue constate, sous la plume d'un correspondant occasionnel, que l'action politique d'Addison et de Steele ne fut malheureusement pas à la hauteur de leur réputation littéraire ¹.

Quand Addison mourut, en 1719, ni le *Mercur suisse* ni le *Journal helvétique* n'existaient encore ; ils ne purent, par conséquent, honorer l'écrivain défunt. Le *Journal helvétique* se rattrapa en mai 1748, en publiant, dans une traduction de Gabriel Seigneux de Correvon, une élégie sur la mort d'Addison de Thomas Tickell ². Tickell, qui vécut de 1685 à 1740, avait été l'ami intime d'Addison et édita ses oeuvres après son décès ; les vers dont il est question ici constituent son œuvre la plus valable. Quant à Seigneux de Correvon, l'on sait qu'il traduisit également le *Traité sur la religion chrétienne* d'Addison, entreprise qui lui valut de très vifs éloges ³.

Ainsi, de longues années durant, Addison hante l'esprit de maints lecteurs suisses. Il fait même irruption dans leurs rêves, si l'on en croit un *Songe allégorique* publié en décembre 1759 : « Je vis, dit l'auteur, Pope, Addison, de Haller et quelques autres poètes anglais et allemands, qui s'entretenaient familièrement avec quelques autres écrivains français... » ⁴ Vision onirique ? Bien plutôt le bavardage d'un écrivain sachant tirer profit de réputations bien établies.

* * *

Les qualités stylistiques d'une œuvre littéraire n'apparaissent guère dans une traduction. C'est ce que relève, à propos d'Addison, de Steele et de Pope, le *Journal helvétique* de février 1764 ⁵.

Semblable constatation n'empêche pas les lecteurs suisses d'apprécier hautement le *Spectator*. Convaincus que l'œuvre d'art doit se mettre au service de la morale, ils aiment les leçons indirectes que donne la revue anglaise : « Tout ce qui approche du vice se trahit en se montrant, et les meilleures prédications sont peut-être les portraits naïfs qu'en ont faits le *Spectateur*

¹ *Journ. helv.*, janv. 1759, p. 88.

² *Journ. helv.*, mai 1748, p. 450-459.

³ JOSEPH ADDISON, *De la religion chrétienne*, trad. par GABRIEL SEIGNEUX DE CORREVON, Lausanne 1757. Voir, à ce sujet, *Journ. helv.*, nov. 1757, p. 607, et oct. 1762, p. 353.

⁴ *Journ. helv.*, déc. 1759, p. 667.

⁵ *Journ. helv.*, févr. 1764, p. 157-158.

anglais et La Bruyère. »¹ Chaque nation doit avoir ses censeurs qui, à l'instar d'Addison et de Steele, fustigent les ridicules et les vices : « Quand on veut traiter quelque vertu ou quelque vice dans ces ouvrages périodiques, comme a fait si heureusement le *Spectateur anglais*, il faut, comme lui, moraliser sur les défauts de sa propre nation, pour tâcher de l'en corriger. »²

L'on questionne le *Spectator* sur les sujets de psychologie morale les plus divers : la jalousie conjugale, la raillerie, la débauche féminine, les lectures pernicieuses, les usages superstitieux, l'intempérance, la bonne et la mauvaise humeur³. Ici, la revue suisse se contente d'une allusion, en général élogieuse ; là, elle prouve que sa connaissance du *Spectator* est plus intime ; elle cite volontiers ; elle renvoie au texte original⁴.

Parfois, abandonnant le terrain de la dissertation d'intérêt moral, elle demande au *Spectator* de la renseigner sur des pratiques moins austères : les œillets aux variétés multiples qui peuvent orner un jardin⁵ ; la façon de se farder des femmes anglaises, qui révèlent leurs opinions politiques par la place qu'elles assignent aux mouches qui parent leur visage : sont-elles sur le côté droit ? Vous êtes en présence d'une *whig* convaincue ; sont-elles à gauche ? Gardez-vous de dire du mal du parti *tory*⁶.

Pour les lecteurs actuels, le *Spectator* est un document d'histoire littéraire de grande valeur. Les pages qu'Addison consacre à Shakespeare n'ont pas perdu de leur intérêt⁷. Pour les rédacteurs et les collaborateurs du *Mercure suisse* ou du *Journal helvétique*, les préoccupations morales l'emportaient sur le souci d'information littéraire. Prisonniers de préjugés classiques, ils sont pleins de défiance à l'endroit de tout ce qui paraît rompre avec la tradition du Grand siècle. Si Addison, à cet égard, leur procure

¹ *Merc. suisse*, mai 1736, p. 104.

² *Journ. helv.*, juillet 1755, p. 17.

³ *Merc. suisse*, déc. 1738, p. 500 ; *Journ. helv.*, oct. 1740, p. 390 et p. 393 ; déc. 1741, p. 1210 ; janv. 1744, p. 16 et p. 34 ; sept. 1748, p. 268 ; oct. 1752, p. 339 ; janv. 1756, p. 11, 22, 24.

⁴ Ainsi, à propos de la mauvaise humeur, le *Journal helvétique* renvoie au tome IV, discours LXVI, p. 397 de la traduction d'Amsterdam, ce qui correspond au n° 438 (23 juillet 1712) de l'original anglais.

⁵ *Merc. suisse*, avril 1737, p. 59.

⁶ *Journ. helv.*, sept. 1744, p. 203.

⁷ *Spectator*, n° 141, 11 août 1711 ; n° 419, 1^{er} juillet 1712.

quelques garanties, leur bienveillance n'englobe pas tous ceux dont Addison se fait le défenseur. Milton? oui; Congreve? éventuellement¹; Shakespeare? il ne saurait en être question; l'on a peine par moments à comprendre ce caractère anglais, qui « souffre sur le théâtre des scènes sanglantes »².

Shakespeare, pourtant, réussit à se glisser dans le *Journal helvétique*. Dans des *Réflexions sur la raillerie*, la revue suisse demande au *Spectator* un jugement s'appliquant aux hommes qui amusent leurs semblables par le ridicule de leur maintien. Et elle publie la citation suivante: « Le chevalier Jean Falstaff, dit Mr Steele, est un héros de cette espèce, et il se dépeint lui-même sous cette idée, d'une manière fort jolie: Toutes sortes de gens, dit-il, se font un honneur de me railler; il n'y a point de cerveau capable d'imaginer plus de choses divertissantes que j'en ai trouvé moi-même, ou qu'on a inventées à mon occasion. Je ne suis pas seulement spirituel en mon particulier, mais la source de l'esprit qui est dans les autres. »³ Croyant citer le *Spectator*, le *Journal helvétique* ouvre involontairement ses colonnes à Shakespeare et publie, en une traduction approximative, mais acceptable, un fragment situé à l'acte premier de la seconde partie d'*Henri IV*⁴. C'est là l'une des premières apparitions de Shakespeare en Suisse romande. La Suisse allemande, à ce propos, paraît plus évoluée. Bodmer a su comprendre les jugements qu'Addison porte sur le « Sophocle anglais »⁵.

Le *Journal helvétique* n'est d'ailleurs pas résolument hostile aux goûts littéraires nouveaux. Quand, le cap du demi-siècle franchi, se multiplient les signes annonciateurs de changements dans la sensibilité des lecteurs, il s'efforce de publier, à côté d'articles de nature conventionnelle, quelques pages satisfaisant les aspirations du cœur, les besoins d'évasion et les rêveries sentimentales qui se parent des teintes de l'exotisme. Ici égale-

¹ Dans des réflexions sur la raillerie, le *Journal helvétique* d'octobre 1740, p. 393, s'inspirant du tome IV, discours LIII, p. 322, de la traduction d'Amsterdam du *Spectator* (n° 422, 4 juillet 1712 de l'original anglais) cite, en traduction française, le poème de Congreve *Peculiar therefore is her way*.

² *Journ. helv.*, sept. 1743, p. 263.

³ *Journ. helv.*, sept. 1740, p. 391.

⁴ Acte I, scène II.

⁵ Voir à ce sujet G. DE REYNOLD, *op. cit.*, vol. II, p. 250-251. Consulter également CLAIRE-ELIANE ENGEL, *Shakespeare in Switzerland in the XVIIIth century*, dans *Comparative Literature Studies*, Cardiff, vol. 17-18, 1945, p. 2-8.

ment, le *Spectator* est mis à contribution ; en 1762, il fournit, avec l'histoire d'Inkel et de Jarico, une intrigue propre à émouvoir les esprits mélancoliques que *La Nouvelle Héloïse*, l'année précédente, a su toucher jusqu'aux larmes ¹.

* * *

L'on ne se contente pas d'admirer et de citer le *Spectator*. L'on se risque à l'imiter. En juin 1737, les rédacteurs du *Mercure suisse* annoncent à leurs lecteurs qu'ils vont dorénavant, à l'exemple d'Addison et de Steele, insérer dans leur revue un *Spectateur suisse* : « Le *Spectateur anglais*, écrit le responsable de cette nouvelle rubrique, dépeint les sottises et le ridicule de ses compatriotes, et je me propose de corriger, si je puis, les défauts où tombent les miens. » ²

L'intention était digne des applaudissements les plus enthousiastes ; la réalisation justifia les plus mornes bâillements. Pendant quelques mois, le *Spectateur suisse* végéta d'une existence sans couleur, puis disparut, en dépit des encouragements de lecteurs compatissants : « Vous dormez, Monsieur le Spectateur, s'écrie l'un d'eux en août 1739, que faut-il faire pour vous réveiller ? Faut-il vous émouvoir par l'attrait flatteur d'un éloge bien assaisonné et vous dire que vous marchez dignement sur les pas des Steele et des Addison ? » ³

En décembre 1753, nouvelle tentative, se réclamant elle aussi d'une tutelle britannique. Il s'agit d'un *Spectateur désintéressé* qui, pendant une vingtaine de mois ⁴, s'efforça de susciter l'intérêt des abonnés du *Journal helvétique* ; il leur offrait, mois après mois, des discours (signés O, H, A, T ou encore « Jean Bernard l'Inconséquent ») inspirés par des thèmes tels que la mort, la prééminence du beau sexe, la curiosité, la flatterie, etc. La banalité des sujets choisis ne rebuta pas la totalité des lecteurs, puisque l'on voit l'un ou l'autre d'entre eux prendre la plume et écrire une lettre au *Spectateur désintéressé* ⁵. L'une de ces missives, fort longue à vrai dire — elle occupe vingt-cinq pages du *Journal*

¹ *Journ. helv.*, févr. 1762, p. 194-203.

² *Merc. suisse*, juin 1737, p. 80.

³ *Journ. helv.*, août 1739, p. 91.

⁴ De décembre 1753 à mai 1755.

⁵ Voir, par exemple, *Journ. helv.*, janv. 1754, p. 86-87 et p. 87-93.

helvétique — paraît en mars 1755 et mérite quelques instants d'attention : elle aborde le grave problème de « l'éducation à la mode » et consiste en un morceau satirique tiré « d'une feuille périodique, qui paraît tous les samedis à Londres ». Elle contient quelques allusions plaisantes à la littérature anglaise : *Clarissa Harlowe* est un « ouvrage destructeur de bonnes mœurs, s'il en fut jamais » ; *Sir Charles Grandison* n'est pas moins dangereux et aurait dû être brûlé, à l'état de manuscrit, par les libraires. L'enthousiasme provoqué par Richardson n'était pas unanime.

Par le biais de cette lettre au *Spectateur désintéressé*, Shakespeare fait irruption une nouvelle fois dans le *Journal helvétique* : « Qui ne rirait pas de voir un jeune homme dans un jour de naissance, porter une fraise et un chapeau détroussé, avec un grand plumet, comme Henri VIII, dans la tragédie de Shakespeare, ou de le voir arriver au lever du roi avec un pourpoint et des bottes pareilles à celles du chevalier Falstaff. »¹ C'est à propos d'un détail vestimentaire que Shakespeare est invoqué. Nos compatriotes devaient apprendre à y trouver de plus riches nourritures. Le moment n'en était point encore venu.

* * *

Le *Mercur suisse* ni le *Journal helvétique* ne représentent l'opinion publique romande, au XVIII^e siècle ; Addison ni Steele ne sont les plus représentatifs des écrivains anglais. Gardons-nous donc d'exagérer l'importance de quelques rapprochements épisodiques. Toute mode a son déclin. L'on admire sans discernement, l'on imite sans esprit critique, et puis l'on prend conscience de sa servilité, et l'on se détourne. Non sans garder en soi, involontairement, un vestige ou un souvenir des fréquentations rompues. Les Suisses français ne seraient-ils pas redevables au *Spectator* d'une parcelle de la bonhomie narquoise et prudente qui parfois les anime ?

ERNEST GIDDEY.

¹ *Journ. helv.*, mars 1755, p. 271-272.